

Lettres d'Amérique

(suite)

II. — CATHÉDRALE DU CINÉMA

Cathédrale du cinéma.... Titre ridicule, semble-t-il, pour désigner certains grands théâtres de films à New-York. Titre que je jugeai tel lorsque, pour la première fois, je le lus avant d'entrer dans un des célèbres établissements consacrés aux photographies mouvantes, mais aussi à la danse, au chant, à la musique, à l'acrobatie, à l'humour, voire à la politique nationale des États-Unis.

Cathédrales ouvertes presque à toutes les heures du jour et de la nuit et offrant à leurs ouailles, sans le moindre relâche ou le plus petit entr'acte, un spectacle continu, de dix heures et demie et parfois de huit heures et demie du matin jusqu'à deux heures après minuit : spectacle dont les films ne sont qu'une partie et dont le reste est constitué par toutes les formes théâtrales, des plus classiques aux plus modernes, des plus sages aux plus folles.

Cathédrales par leurs dimensions extérieures et intérieures. Les principales en sont le Paramount, logé au bas d'un gratte-ciel de quarante étages, et le théâtre Roxy, celui-là même qui ambitieusement s'annonce comme *The cathedral of the motion picture*, la cathédrale des films. Du premier, le Paramount parisien offre sur les boulevards une réduction, assez fidèle ; du second, rien en France ne peut donner une idée exacte. Immense bâtisse où est entourée de salons, de boudoirs, de salles des pas perdus, d'escaliers monumentaux, de dégagements vastes et nombreux, une salle contenant six mille fauteuils, tous très confortables et bien disposés. Ce théâtre, le plus nouveau de New-York, le plus magnifique et, dit-on, l'un des plus somptueusement laids, son créateur pouvait se vanter, il y a quelques mois d'y avoir hébergé en ses trois premières années vingt millions de spectateurs et notamment d'avoir reçu à ses quinze-cent quatre-vingt-quatre représentations de l'année 1929-1930 sept millions de clients avec une recette brute de cinq millions huit cent mille dollars (près de cent cinquante millions de francs !). Ces chiffres à des Européens apparaissent fantastiques. En dépit de la grave crise économique qui sévit depuis six mois aux États-Unis, les recettes des grands cinémas doivent se maintenir à un niveau très élevé, car les principales salles sont pleines tout au long de la journée et de la nuit.

Là, dans l'entr'acte des films, se célèbrent des spectacles extraordinaires et variés presque à l'infini. A leur agrément tout le monde est sensible ; pourtant quel public de blasés ! A leur intérêt, il n'est pas sûr que l'on prête toujours une attention convenable et suffisante. Dans un article de journal on ne veut retenir que quelques formes marquantes d'un divertissement continu, dont la variété sans limites laisse dans la mémoire une impression de papillotage.

On connaît, à Paris, quelques grandes orgues de concert, construites à l'américaine ; orgues qui n'ont rien de liturgique et qui ne sont point destinées à un emploi religieux. Bach les aurait admirées et n'aurait pas manqué d'écrire de belles œuvres à leur convenance, mais Bach n'a pu connaître ces produits étonnants de l'art des organiers américains du XX^e siècle. De nombreux musiciens traditionalistes les condamnent parce qu'elles ne sont pas semblables aux orgues d'église, et pourtant ! On pourrait trouver dans les paroles d'un psaume célèbre

souvent mis en musique, la justification de leur emploi dans le culte chrétien et juif, puisque ces instruments, avec leur centaine de jeux reproduisant toutes sortes de sonorités, permettraient de célébrer le Seigneur au bruit de tous les instruments que cite le psalmiste.

Véritables orchestres à claviers, ces orgues ont maintenant une destination populaire et donnent une satisfaction entière à la masse du public américain, alors que nos orgues européennes n'intéressent qu'un tout petit nombre de spécialistes. Chaque grand cinéma possède un de ces instruments, soit pour alterner avec l'orchestre, soit pour remplacer ce coûteux groupement.

On sait avec quelle mise en scène l'organiste apparaît aux yeux du public : le virtuose, assis devant sa console et faisant ruisseler déjà des mélodies faciles, sort des profondeurs de l'orchestre (le voilà bien le fameux « abîme mystique » des wagnériens d'autrefois !); sa lente ascension se fait sous l'inondation lumineuse des projecteurs aux dix couleurs. Il ne cherche point à mettre en valeur l'écriture complexe d'œuvres savantes : son public ne l'écouterait pas; il tâche seulement, par une orchestration riche à l'extrême, diverse à l'excès, d'accrocher l'attention de son auditoire, qui ne se compose point de musiciens. Il veut seulement mettre en lumière les cent jeux de sa prodigieuse mécanique, imiter tous les timbres de l'orchestre, ceux du piano, du célesta, du clavecin, du claquebois.

Ce qu'il joue avec une émotion frémissante (son pied droit ne lâche pas ses boîtes d'expression, son pied gauche se contentant presque toujours du plus banal balancement de tonique-dominante), ce sont les chansons à la mode, les derniers blues, dont la mélancolie chevrote joliment à ses voix humaines : de ces chants les paroles s'inscrivent au fur et à mesure sur un écran multicolore encadrant les mots poétiques d'un décor convenable à leur sentiment. Sur le rythme, naturellement syncopé jusqu'à l'absurde, le public chante in petto ou murmure le *I am thrilled* ou le *I love you*, refrain presque inévitable de toutes ces chansons d'amour. Joie collective, d'une forme banale peut-être, qui n'est pas essentiellement différente des émotions procurées par la IX^e Symphonie.

Parfois — c'est au théâtre Paramount — le jeu de l'organiste habituel ne suffit point et tandis que M. Jessie Crawford, « le poète de l'orgue », joue à gauche du spectateur, on voit s'élever, séant en robe rose à une seconde console qui monte à droite sous les feux colorés, une autre organiste, épouse soumise du premier ; Mme Jessie Crawford, arrive à la rescousse pour doubler à grand fracas le jeu très brillant et extrêmement expressif de son mari. Apothéose populaire de l'harmonie : harmonie musicale, harmonie aussi, semble-t-il, conjugale. D'ailleurs, en ces prodigieux cinémas, tout tourne en apothéose.

Le patriotisme, le nationalisme des Etats-Unis ne manque pas une occasion de prendre cette forme glorieuse. Par exemple, nous sommes le 12 octobre : on célèbre le Columbus day, le jour de Christophe Colomb. Au Capitole, théâtre auquel son nom impose la commémoration des grands hommes, une ouverture à large orchestre glorifie le héros de la fameuse découverte en une rapsodie grandiosement incohérente, compilée par le maître de chapelle avec un dédain complet du ridicule, mais avec le goût de la sonorité sans limites : cent musiciens s'évertuent, s'époumonnent, doublés par l'orgue qui lance le tonnerre de son grand jeu.

Nous arrivons à l'anniversaire de l'armistice ; le 11 novembre ne saurait passer inaperçu. Dans le même théâtre, quand selon l'usage l'orchestre apparaît hissé sur son vaste monte-charge, on découvre que les cent symphonistes sont revêtus du costume militaire kaki et coiffés de bonnet de police ; les quelques femmes instrumentistes portent aussi la même tenue de guerre... Mais voici le chef d'orchestre ; il entre d'un pas décidé ; il est déguisé en officier américain : buffleteries éclatantes, longs éperons nickelés, qui étincellent sous le feu des projecteurs. Pourtant, il ne dirige pas avec son sabre ! Sous le simple bâton du faux officier, l'orchestre des pseudos-soldats joue avec véhémence une rapsodie d'intention patriotique. Sur l'écran flottent des bannières américaines, défilent des régiments, passent les silhouettes familières d'anciens présidents de la République, Roosevelt puis Wilson, enfin l'actuel, Hoover. Applaudissements enthousiastes ; frénésie de trois secondes, vite arrêtée par l'enchaînement brutal de cette fête militaire avec un film tout civil.

Noël, ici et là, donne lieu à des manifestations d'ordre vaguement religieux. Dans des tableaux de neige on évoque au chant de l'Adeste fideles, et de Minuit chrétiens, la naissance de l'Enfant-Dieu ; on va un peu vite, pour ne pas chagriner les non-chrétiens qui attendent encore le Messie. Plus tard, à Pâques, sans la moindre contrainte cette fois, on fera sonner et carillonner les cloches et chanter des musiques radieuses pour célébrer tout ensemble la fête chrétienne ou juive et le renouveau de la nature : hymnes religieuses commencées sur le rythme mol de la tradition, mais qui dégèneront bientôt en déhanchements de rag-time. Ne sommes-nous pas au pays du jazz ?

Ainsi les grands théâtres, voués surtout au cinéma, deviennent un élément populaire essentiel dans la vie américaine. La foule anonyme, obscure, silencieuse, muette, qui, sous le faible éclairage de lampes rouges ou mauves, entre et s'installe sans bruit, sort sans qu'on s'en aperçoive, se renouvelle continuellement, cette foule d'origine diverse à l'infini, accomplit une œuvre collective, s'amalgame spirituellement et moralement en un tout de parfaite unité ; elle prend part avec force et discrétion à une vie musicale, sociale, politique : « unanimité » réel dont on chercherait vainement l'équivalent en France et peut-être en Europe.

Un grand esprit national anime vraiment ces réunions de chaque jour et de toute la journée. J'ai assisté par hasard, un dimanche, à une manifestation pleine de sens, manifestation normale, si habituelle que nul Américain n'y fait attention. C'était à l'ouverture de la séance ordinaire du Théâtre Roxy. Onze heures et demie du matin. Encore peu de monde... c'est-à-dire qu'il y avait à peine deux mille personnes !

Le film allait commencer ; l'orchestre, à cette heure, n'était pas encore mobilisé dans son souterrain ; seul l'orgue se faisait entendre. Improvisation d'organiste, mêlant les éléments les plus divers : mélodies banales, harmonies d'avant-garde, rythmes rompus... Tout à coup sonne la demie de onze heures : c'est l'ouverture de la séance, aussitôt l'orgue, à pleines voix instrumentales entonne l'hymne américain. Aux premières notes de cette mélodie d'allure religieuse, qui célèbre la bannière aux quarante-huit étoiles de la grande République, tout le public se lève, écoute avec respect, fredonne avec foi son air national, puis, comme satisfait d'avoir accompli un devoir patriotique, se rassied. Alors, sans transition, commence le film attendu, dont l'annonce est soulignée par la sonorité métallique de l'enregistrement orchestral. Petite cérémonie sans appareil, qui peut faire songer à un office du culte de la Nation.

A chaque séance, les nouvelles sonores font défiler quelques grands hommes, quelques événements notables, quelques beaux paysages dont puisse se glorifier l'esprit unanime des citoyens d'un pays immense : on ne manque pas un des nombreux discours du Président Hoover, une déclaration ou un anniversaire du vénérable Edison, une manifestation cordiale et enfantine des patriarches de la République, une arrivée de l'amiral Byrd au retour du Pôle, une visite de la flotte de guerre, actuellement massée sur la rivière Hudson, un vol d'avions militaires (et le ciel de New-York est, ces jours-ci, constellé d'escadrilles), une parade de l'armée, un important match de foot-ball ou de base-ball. Toutes grandes joies collectives, bien plus, nationales.

Ainsi, les grands cinémas participent largement et sans relâche à la vie commune. A une époque de matérialisme évident, ils restent pour la foule les lieux de rêve, au-dessus de la réalité accablante, vrais temples où l'on goûte des plaisirs marqués d'un idéalisme relatif. Ils sont — toute révérence gardée — ils sont pour une partie de la masse américaine un peu ce qu'étaient pour le populaire du moyen âge les églises d'autrefois, où alternaient les exercices religieux, l'annonce et le commentaire des nouvelles publiques, le jeu scénique, très profane, des « mystères ». Ainsi on trouve un sens, une explication, une excuse au choix, inconvenant, voire ridicule, du nom qu'a pris le Théâtre Roxy : les grandes, les immenses maisons de ce genre sont bien devenues, en l'an 1930, les cathédrales du cinéma !

(A suivre)

LEON VALLAS.